

Franck Scurti : « Je travaille sur une œuvre totale »



© Franck Scurti

Franck Scurti, 6 cannettes, peau de python, plexiglas, verre 11,5 x 5,5 cm de diamètre chacun, Plexiglas : 14 x 44 x 44 cm

Par Céline Piettre

Publié: 05 octobre 2012

On le compare à Francis Ponge, Georges Pérec, Francis Picabia ou Jacques Tati. Marcel Duchamp est incontestablement son ancêtre direct. L'artiste français de 47 ans Franck Scurti gribouille, sculpte, filme et recycle avec humour les objets du quotidien. Mais encore ses icônes, ses mythes et ses faits divers. Chez lui les céramiques se serrent littéralement la ceinture et les Gorgones ressemblent à des champignons atomiques échappées d'un zip de fermeture éclair. Franck Scurti est un drôle de phénomène de l'art contemporain. Sans style et sans étiquettes. Nominé avec trois autres artistes pour le Prix Duchamp 2012 (le verdict sera rendu le 20 octobre prochain pendant la FIAC, à Paris), il confie à ART INFO ses nouveaux projets, tous liés entre eux par autant de rebonds et de répercussions parfois invisibles à l'œil nu.

Quel projet allez-vous présenter pour le Prix Duchamp ? Une œuvre nouvelle ou déjà produite ?

Je n'ai pas fait de projet pour le Prix Duchamp. Je travaille quotidiennement et j'ai choisi trois œuvres qui me semblent faire sens ensemble. Je les ai sélectionnées parmi un groupe de travaux créés durant les

trois derniers mois. En fait, je viens juste de me décider... Il reste dix jours, mais c'est OK.

Si vous gagnez, l'ADIAF prendra en charge la réalisation d'une œuvre (exposée ensuite au Centre Pompidou) à la hauteur de 30 000 euros. Cela va changer votre économie de production, qui est (volontairement) plutôt modeste ?

Non. Je travaille avec des économies différentes. Lorsque je prépare une exposition je ne pense jamais à l'argent. Je crée et après j'avise. Le terme production s'est peu à peu substitué à celui de création, et face à ce que je considère comme une crise de la représentation, mon envie est de mener une réflexion au sens large sur le processus créatif. Je travaille avec des moyens « pauvres » et les oppose aux « grosses productions » et à ce que je considère comme du spectacle.

Quand on arrive sur votre site internet, on a le choix entre trois entrées différentes pour accéder aux œuvres : Home, Street et Museum. On les retrouve dans votre monographie publiée aux Presses du réel en 2010. Qu'est-ce que ces entrées disent de votre travail ?

L'idée d'un curseur, qui se déplace le long d'une ligne, est la forme la plus ouverte que j'ai pu trouver pour organiser mon œuvre à ce jour. « Home » représente la partie la plus biographique ainsi que des réflexions sur ma pratique ; « Street » élargit l'horizon d'inspiration au monde extérieur et « Museum » est ouvertement lié à la réception des œuvres d'art.

Au regard des dernières pièces présentées, vous seriez plutôt « home »...

Oui, c'est vrai, mais la toute dernière est plutôt « street » !

Qu'est-ce qui vous incite à choisir la vidéo, le dessin, le collage ou la sculpture ?

C'est souvent l'idée qui m'amène à choisir un médium. Mais parfois c'est le contraire ! Lorsque je travaille avec des objets de récupération par exemple...

Vous vous dites fasciné par la question de la valeur en art ? Pouvez-vous revenir sur ce point ?

Je ne vois pas de différence entre une sculpture en inox et une œuvre qui utilise des matériaux de récupération, le geste est le même, c'est pareil. Ne juger une œuvre que par ses aspects matériels c'est souvent sombrer dans les pièges du spectacle facile.

Pourquoi le langage (les titres), les jeux de mots sont si importants pour vous ?

Une partie des titres que j'ai donnés à mes œuvres sont des slogans, des phrases empruntées ici et là, au fil du temps. J'utilise le langage comme un déchet recyclable à l'infini.

Vous piochez votre matériel dans le quotidien (images, objets, journaux) mais on retrouve aussi dans vos œuvres des références plus ou moins explicites à l'histoire de l'art : les *Achromes* de Manzoni (l'œuvre *No Snow No Show*), Robert Watts et évidemment Marcel Duchamp...

Oui. Bien que je ne m'intéresse pas vraiment à l'art pour l'art, j'aime travailler sur le sens de mes œuvres et les placer à un certain niveau dans le discours sur l'art.

Prenons l'une de vos œuvres : *Le Cri*, qui se réfère par son titre et sa composition à la toile célèbre de Munch. Est-ce que vous êtes dans le pastiche, la parodie ou la caricature ?

Dans aucune de ces catégories. C'est une adaptation à une vérité, celle de l'époque dans laquelle nous vivons.

Dans les années 2000, je fréquentais pas mal le Mac/Val où étaient présentés à l'époque vos *Reflets*, ces enseignes commerciales lumineuses, ces logos de l'espace public légèrement déformés.

J'ai fini par me dire un jour, devant la pharmacie en bas de chez moi: « Tiens un Franck Scurti ! ». Est-ce que vous aimez jouer de cette confusion entre le réel et l'art, dans un va-et-vient permanent?

Sous leur apparence « French Pop », cette série est sans doute l'une des plus dialectiques que j'ai jamais réalisée. Un jeu sur le sens de l'art et de la réalité. Depuis, j'ai dessiné une dizaine de modèles différents que j'ai confié à une usine spécialisée dans les enseignes. Le processus se rapproche de celui employé par l'artiste Laszlo Moholy-Nagy pour ses trois *Telephonebilder* : lorsque j'ai besoin d'un modèle, je le commande par téléphone.

Si vous deviez ne retenir qu'une ou deux œuvres dans votre parcours, quelle(s) serait-elle et pourquoi ?

C'est difficile de répondre, car je travaille sur l'ensemble, sur une œuvre totale. Si vous vous penchez réellement sur ce que je fais vous vous apercevrez que mes œuvres sont parfois d'apparences et de styles différents mais se répondent.

Vous préparez une exposition personnelle chez Michel Rein, votre galeriste parisien. Pouvez-vous nous parler de vos dernières pièces ?

Entre mai et septembre, je me suis aussi concentré sur l'édition de deux livres d'artiste et sur une monographie reprenant la majeure partie de mes notes de travail. L'exposition montrera ces éditions ainsi qu'une série de dessin influencé par les planches du zoologiste et pharmacien hollandais du XVIII^e siècle Albertus Seba.

Pour finir, vous refusez d'avoir « un style ». Qu'est-ce qui vous gêne dans cette idée ?

Je pense vraiment que les choses se passent ailleurs aujourd'hui. N'avez-vous pas l'impression d'avoir un peu tout vu? Le phrasé c'est plus important que le style. Je crois...